

**AÏSSATOU MBODJ-POUYE LE FIL DE L'ÉCRIT. UNE ANTHROPOLOGIE DE L'ALPHABÉTISATION AU MALI LYON, ENS ÉDITIONS, 2013, 269 P.**

**Béatrice Fraenkel**

Éditions de la Maison des sciences de l'homme | « Langage et société »

2015/4 N° 154 | pages 161 à 164

ISSN 0181-4095

ISBN 9782735120697

Article disponible en ligne à l'adresse :

-----  
<http://www.cairn.info/revue-langage-et-societe-2015-4-page-161.htm>  
-----

!Pour citer cet article :

-----  
Béatrice Fraenkel, « Aïssatou MBODJ-POUYE **Le fil de l'écrit. Une anthropologie de l'alphabétisation au Mali** Lyon, ENS éditions, 2013, 269 p. », *Langage et société* 2015/4 (N° 154), p. 161-164.

DOI 10.3917/ls.154.0161  
-----

Distribution électronique Cairn.info pour Éditions de la Maison des sciences de l'homme.

© Éditions de la Maison des sciences de l'homme. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

---

Anne-Marie BEAUDOIN-BÉGIN

**La langue rapaillée**

**Combattre l'insécurité linguistique des Québécois**

Éditions Somme Toute, 2015, 117 p.

Compte rendu de Karine Gauvin (Université de Moncton)

---

Si la langue se veut ici « rapaillée » – c'est-à-dire reconstituée à partir de ses éléments épars – l'est tout autant ce volume dont les vingt-cinq chapitres résultent du remaniement et d'une certaine réécriture de billets tirés du blogue de l'auteure ([www.entoutcas.ca](http://www.entoutcas.ca)). À l'exception des premiers chapitres, dans lesquels Beaudoin-Bégin présente brièvement la différence entre les approches descriptive et prescriptive et l'aspect résolument social de la norme, cet ouvrage a moins pour vocation la vulgarisation scientifique que la défense du français québécois. Cet état de fait explique – sans toutefois le justifier – pourquoi le lecteur ne trouvera pas dans ce volume de renvois aux communautés francophones de la « périphérie » qui vivent des situations similaires, comme l'Acadie, la Belgique ou la Suisse, ou de référence aux travaux des linguistes qui ont contribué à décrire les mécanismes de l'insécurité linguistique dans ces communautés. La suite de l'ouvrage respecte ainsi une certaine progression en traitant de notions telles la standardisation et le rôle du dictionnaire dans la description de la langue. Le rôle social des registres familier et soigné est également abordé avant que l'auteure présente les fondements historiques de l'insécurité linguistique au Québec (sur lesquels nous reviendrons). Après avoir établi la légitimité du registre familier, l'auteure examine la propension des francophones à confondre *langue* et *écrit*. Une série de thèmes sont ensuite évoqués en rafale, dans le but de les déconstruire : la perception des anglicismes et des archaïsmes par les puristes, ou encore ce qu'elle appelle les « légendes urbaines » qui circulent sur Internet, comme de faux anglicismes (dont *bonhomme Sept-Heures, itou*), ou le fait de dire qu'au Québec, on parle le français du 17<sup>e</sup> siècle. Beaudoin-Bégin clôt son ouvrage en expliquant pourquoi elle a « toujours détesté le terme *joual* pour désigner le français des Québécois » (p. 104).

Beaudoin-Bégin dit vouloir convaincre ses compatriotes de la légitimité de leur langue, dans tous ses registres. La tâche est titanesque; d'autres avant elle ont montré la même hardiesse, mais leurs travaux n'ont pas connu d'effet durable, comme en témoigne l'abondance des commentaires réprobateurs sur les façons de dire au Québec, régulièrement diffusés sur diverses tribunes. Il faut préciser que la tendance est historique: c'est à partir de la deuxième moitié du 19<sup>e</sup> siècle que les érudits canadiens ont commencé à critiquer de façon virulente les tournures canadiennes. Face à la pression croissante de l'anglais, les lettrés ont voulu assurer la sauvegarde du français au Canada en affermissant leurs liens avec la France; et pour ce faire, ils ont exigé des Canadiens qu'ils alignent leurs pratiques linguistiques sur l'usage hexagonal. S'il s'est un peu transformé, le vaste mouvement de purisme amorcé au 19<sup>e</sup> siècle fait, encore aujourd'hui, sentir ses effets. Il est ainsi à l'origine, selon Beaudoin-Bégin, d'une double insécurité chez les Québécois. Une insécurité d'abord identitaire – les Québécois sont toujours habités par un sentiment d'admiration par rapport à la France, sentiment qui se traduit par une volonté d'y voir un modèle face auquel ils estiment ne pas faire le poids – de laquelle découle l'insécurité linguistique: « [p]résenter les Canadiens comme d'anciens Français et la France comme l'idéal perdu a fait en sorte de stigmatiser tout ce qui, dans la langue des Canadiens, était différent de celle de la mère patrie » (p. 42).

Selon Beaudoin-Bégin, les Québécois mènent aujourd'hui deux combats linguistiques, soit la lutte pour la légitimation de leur variété de français et la lutte contre l'assimilation à l'anglais. Pour l'auteure, il ne fait pas de doute que pour gagner le deuxième, les Québécois devront d'abord gagner le premier. Mais pour ce faire, il faut, nous dit l'auteure, éviter à tout prix de reléguer le français québécois au statut de « langue vernaculaire, cette langue qu'on ne parle qu'avec ses proches et qui a peu de valeur sociale » (p. 46). Afin d'y arriver, l'auteure répète, tel un mantra, que l'on doit redonner aux locuteurs québécois la liberté de s'exprimer comme ils l'entendent dans le registre familier: « [p]ersonne, sauf les locuteurs, ne peut gérer le registre familier » (p. 66). Les prescriptifs outrepassent leurs droits en précisant les formes qui peuvent être légitimement utilisées dans ce registre, qui donne au locuteur une plus grande latitude dans l'expression – les règles sont moins rigides, les possibilités lexicales, plus nombreuses (comme la néologie ou l'emprunt lexical). « Ce pouvoir », répète l'auteure, « le prescriptif ne peut l'avoir » (p. 64). À ceux qui estiment qu'il est nécessaire de débarrasser le français québécois de ses particularités afin de maintenir la communication panfrancophone, Beaudoin-Bégin répond

que le registre soigné sert très bien dans ce contexte et qu'il n'est pas nécessaire de maintenir ce registre en tout temps pour pallier cette éventualité. C'est d'ailleurs cette absence de nuances qu'elle reproche au discours des puristes. L'ironie veut que cette attitude donne les résultats que ces derniers souhaitent éviter, une insécurité linguistique qui mène sournoisement à l'abandon des règles ou au choix de vivre dans une autre langue.

Ce petit volume, rédigé dans une langue limpide, réussit à donner au lecteur non-spécialiste les arguments pour réfuter les principales objections des détracteurs du français québécois. Néanmoins, en souhaitant la « libération » du registre familier, Beaudoin-Bégin risque de créer un nouvel écueil, en dépeignant ce registre comme le seul dépositaire des caractéristiques du français québécois, ce qui le relègue au statut de l'entre-soi. Or, les travaux de linguistes comme Claude Poirier ont montré que le français québécois forme, au contraire, un ensemble cohérent dont l'organisation originale se manifeste dans tous les registres; à preuve, le dictionnaire *Usito*<sup>1</sup> qui propose un français standard résolument québécois.

## RÉFÉRENCES

- Poirier, Claude, (1995), « Les variantes topolectales du lexique français. Propositions de classement à partir d'exemples québécois », dans *Le régionalisme lexical* (coll. Universités francophones), Michel Francard et Danièle Latin (dir.), Louvain-la-Neuve, Duculot, p. 13-56.
- Usito*, (2012), Hélène Cajolet-Laganière et Pierre Martel (dirs), Les Éditions Delisme inc., accessible à l'adresse [www.usito.com](http://www.usito.com).

---

Patrick CHARAUDEAU (éd.)

### La laïcité dans l'arène médiatique

#### Cartographie d'une controverse sociale

2015, Bry-sur-Marne, Ina éditions, collection « médias essais », 176 p.  
Compte rendu de Thierry Guilbert (CURAPP-ESS, Université de Picardie Jules Verne)

---

Cet ouvrage collectif, dirigé par Patrick Charaudeau, est la publication d'une étude pluridisciplinaire d'ampleur sur la controverse médiatique sur la laïcité de 1989 à 2009, étude réalisée par l'équipe de recherche du

---

1. Fruit du groupe de recherche québécois Franqus, le dictionnaire *Usito* « est né du désir de combler les lacunes de dictionnaires européens, notamment en ce qui a trait à la description du français en usage au Québec et en Amérique du Nord, et plus particulièrement de son registre standard [...] » (sous l'onglet *Pourquoi Usito?*).

Centre d'Analyse du Discours de l'Université Paris XIII avec la collaboration du Laboratoire Communication et Politique du CNRS. Cet ouvrage n'est pas sans résonner avec l'actualité et les débats publics récents. Les auteurs, issus des sciences de l'information et de la communication (SIC) et de l'analyse du discours (AD), sont spécialistes de l'analyse des médias.

L'ouvrage est structuré en deux parties. La première, intitulée « Du débat public » et composée de deux chapitres, présente le cadre théorique de l'étude. La seconde comporte 5 chapitres et livre les résultats de l'étude. Les annexes comportent deux graphiques montrant l'évolution de la controverse dans les journaux télévisés et dans les talk-shows, une « Note sur l'étude de la radio », une « Note sur l'étude de la controverse consécutive au discours » et « Le discours dit de Latran » prononcé par Nicolas Sarkozy le 20 décembre 2007.

Dans la courte introduction qui ouvre la première partie et dans le premier chapitre, très didactique, P. Charaudeau (désormais PC) précise le cadre de l'étude et replace la controverse comme une nécessité démocratique et comme un « piège » car le débat public s'inscrit dans l'arène médiatique où se mêlent les différents types de « contrats de parole » (scientifique, politique, militant, juridique et médiatique), ce qui provoque des effets de brouillage (p. 11-12). Après avoir défini la controverse comme « une confrontation polarisée de points de vue » (p. 15), PC en dresse les caractéristiques générales et distingue les controverses scientifiques, doctrinales et sociales en montrant qu'elles reposent sur des régimes de vérité différents. Les frontières n'étant pas hermétiques, les confusions sont entretenues, voire amplifiées, par les médias qui transforment les scientifiques en experts ou les mots en symptômes. La *controverse sociale* est définie comme un élément du *débat social* centré sur une seule problématique : la controverse sur la laïcité est sociale et fonctionne sous le régime de la persuasion. PC rappelle ensuite utilement que les divers médias (presse, radio, télévision) sont conçus comme des dispositifs différents.

Dans le chapitre suivant, PC précise qu'il s'agit d'identifier les thématiques et les acteurs avant d'analyser leurs stratégies argumentatives et les « *sens possibles* » des textes : il s'agit de dresser « une sorte de cartographie des questionnements et des types d'arguments qui s'échangent » (p. 48) sans chercher à « présenter les détails d'une analyse qui porterait sur les modes de raisonnement de chaque participant » (p. 27). Il s'agit donc de recenser les arguments. La « notion même de la laïcité » est « concept polymorphe » et on aboutit à un clivage politique inhabituel entre les tenants d'une « démocratie ultra-égalitaire qui voudrait gommer les différences » et une « démocratie [...] soucieuse de préserver la dignité des individus » (p. 49).

Dans le premier chapitre de la seconde partie, « La laïcité au prisme des médias », PC précise le « cadre de l'étude » et les caractéristiques des différents supports médiatiques (radio, télévision, presse) et des genres qui participent à la controverse. Pascal Marchand et Emmanuel Marty (PM & EM) poursuivent, après avoir rappelé la fonction d'*agenda-setting* des médias et le rôle central des agences de presse, en livrant les résultats de l'analyse quantitative d'un corpus de 5 622 dépêches d'agences entre janvier 2003 et décembre 2009 contenant *laïcité*. Le nombre de dépêches par mois permet de repérer les « moments discursifs » (Moirand 2007). Ils identifient ensuite les thématiques dans les segments de phrases et dressent une « cartographie » de 13 classes lexicales et de leurs relations grâce à l'Analyse factorielle des correspondances. La première opposition inclusion/exclusion se double sur l'autre axe d'une opposition relevant des « modes discursifs du traitement de la question » : un mode polémique et un mode traitant de « l'objet de la controverse, à savoir la laïcité en elle-même » (p. 75).

Dans le chapitre 2, PM & EM dressent la liste des arguments rencontrés dans leur corpus de presse nationale quotidienne et hebdomadaire. Ces arguments traitent de la laïcité comme d'une quatrième devise de la République et un principe universel, en donnent une vision libérale ou chrétienne ou bien encore vantent une laïcité positive, ouverte ou excluante. L'étude quantitative montre, sans grande surprise, que le sens de *laïcité* semble faire consensus mais qu'il n'est pas traité de la même façon par tous les journaux. La notion de « représentations sociales normatives » (Doise 2001, 2009) vis-à-vis des conduites à tenir (p. 86) montre que l'appel à la laïcité est un « argument d'autorité, mobilisable pour augmenter la force persuasive d'une proposition » (p. 89) permettant d'agréger d'autres thématiques (menaces, stigmatisation, amalgames, etc.).

Guy Lochard et Jean-Claude Soulagès s'intéressent, dans le chapitre 3, aux journaux télévisés et aux « émissions de paroles » (p. 96), entretiens, débats, talk-shows. Les auteurs distinguent trois périodes : 1989-2001 où la laïcité est l'objet de débats d'experts religieux, 2001-2007 (après le 11 septembre et la présence du Front National au second tour de l'élection présidentielle) où le débat se focalise sur la place de l'Islam en France et amalgame plus souvent « musulman et immigré, musulman et intégriste » (p. 97), et 2008-2009 où la question se centre sur la redéfinition de la laïcité. L'évolution des débats est concomitante de l'évolution des talk-shows et de la diversification de l'offre télévisuelle : ces nouveaux dispositifs favorisent la polarisation des positions, la dramatisation et la spectacularisation. C'est une « silhouette fantasmée [de

l'Islam et de la femme voilée] qui semble constituer l'impensé de toute la programmation du média dans la période considérée » (p. 115).

Dans le chapitre 4, Nicolas Becqueret (NB) centre son étude sur la période 2003-2004, lors de la remise du rapport Stasi à Jacques Chirac, et sur les arguments échangés dans les dispositifs qui les font émerger : *On refait le monde*, table ronde animée par Christophe Hondelatte sur RTL ; *Le téléphone sonne*, émission interactive avec les auditeurs animée par Alain Bedouet sur France Inter ; l'interview de Jean-Pierre Elkabbach sur Europe 1.

Les trois dispositifs ont en commun la mise en scène du discours et la problématisation quasi systématique des thèmes, la gestion des tours de parole et la finalité (« faire-savoir »). NB met au jour trois régimes de discours : distanciés, modalisés ou encore, dans un régime intermédiaire, plus ou moins partageables, c'est-à-dire modalisés et capables de s'objectiver (p. 133). Il en va ainsi du témoignage que l'on partage en public et qui permet une généralisation.

Une autre forme de témoignage, généralisée dans l'émission de RTL et plus largement dans les radios privées, poursuit « une visée émotionnelle » et permet de valider la véracité des propos tenus par l'évocation d'un souvenir personnel (p. 136). L'hypothèse de NB est que ce régime du partage serait un moyen d'auto-valider les choix éditoriaux et les problématiques construites : parler de laïcité en termes de menaces validerait la mise en discours qui montre la laïcité menacée. L'auteur questionne alors l'éthique de cette émission : « une telle mise en scène du discours répond-elle à la mission du journalisme en démocratie ? » (p. 137).

Enfin dans le dernier chapitre, Manuel Fernandez s'intéresse aux réactions dans 13 tribunes (*Le Figaro*, *La Croix*, *Libération* et *Le Monde*) et deux interviews (*Libération*) au discours dit de Latran. Pour l'auteur, la controverse est un dispositif dans lequel N. Sarkozy a une fonction de « proposant » (Plantin 2001) : en problématisant le thème de la laïcité d'une certaine façon (« laïcité positive »), son discours à forte « potentialité performative » (p. 140 et 142) définit un cadre, les locuteurs ont alors un « positionnement réactif » (p. 141). Le panorama des différents lieux de confrontation et de positionnements des journaux montre que *La Croix* organise une polémique interne aux croyants, quand *Le Figaro* alimente une controverse plus politique sur « la hiérarchisation à opérer entre la foi et la laïcité » (p. 154), et *Libération* et *Le Monde* publient des positionnements de « réfutation sans réserves ». NB conclut que le genre « tribune » n'engage pas le journal mais « lui permet de mettre scène et d'alimenter le jeu démocratique en donnant à voir les différentes schématisations qui traversent la société sur un thème donné. » (p. 156).

Au final, l'ouvrage a deux vertus. La première est de recenser et analyser les arguments sur la laïcité et d'en saisir les évolutions et les constantes ; la deuxième est de proposer, aux chercheurs et étudiants intéressés par l'analyse des médias, une approche originale – la cartographie d'une controverse dans des dispositifs, des genres et des supports médiatiques multiples – et pratique des cadres théoriques et méthodologiques pour analyser les discours dans les médias. Rappelons cependant que, comme le précise PC, la méthodologie employée n'analyse les médias que « du point de vue de leur contenu » (p. 27) et qu'elle ne ressortit pas de l'AD proprement dite.

---

Michel de FORNEL et Maud VERDIER

**Aux prises avec la douleur**

**Analyse conversationnelle des consultations d'analgésie**

Éditions EHESS, 2014.

Compte rendu de Catherine Ruchon (Université Paris 13 Sorbonne Paris Cité, PLÉIADE CENEL)

---

Véritable enjeu de santé publique, la douleur est le premier mobile des consultations médicales et motive près de deux tiers des consultations médicales<sup>2</sup>. Les interrogations qu'elle suscite dépassent largement aujourd'hui le cadre des études cliniques. Les approches sont multiples, aussi bien anthropologiques que philosophiques ou cognitives.

La douleur est prise dans une trame sociale que l'ouvrage de Michel de Fornel et de Maud Verdier met en perspective d'une façon nouvelle. La plupart des études s'intéressent en effet à la médiation de la souffrance par le souffrant lui-même. Or cette étude porte sur des enfants atteints de maladies orphelines qui les privent de la parole. Comment alors évaluer la douleur et envisager son traitement ? La question se pose d'autant plus que ces enfants, pourtant fréquemment sujets à la douleur, reçoivent moins de traitements anti-douleur que les autres enfants. Dans ces consultations d'analgésie auxquelles le livre nous donne l'accès par de minutieux comptes rendus, la médiation passe par la parole des parents et du personnel soignant.

L'objectif est ambitieux. Pour y répondre, les auteurs ont procédé à une enquête ethnographique auprès des membres de l'équipe médicale et participé à de nombreuses interventions externes de l'algologue.

---

2. Selon le dossier réalisé par *l'INSERM* en collaboration avec Michel Pohl équipe « Douleurs » Inserm UMRS 975, Cricm, Université Pierre et Marie Curie, 2011, [en ligne], <http://www.inserm.fr/thematiques/neurosciences-sciences-cognitives-neurologie-psychiatrie/dossiers-d-information/douleur>, Consulté le 2 juin 2015.

Le corpus comprend quatre-vingt-six consultations d'analgésie (enregistrées ou filmées) de quarante-trois enfants qui se sont déroulées dans une pouponnière de 2005 à 2007. Chaque micro-événement, chaque geste, chaque regard, a été scrupuleusement noté, comme en témoignent les nombreux extraits présentés dans l'ouvrage.

Le cadre théorique et la méthodologie suivie sont donnés de façon claire et synthétique dès les premières pages d'une introduction qui pose la problématique particulière de ces consultations. L'hétéroévaluation pratiquée lors de ces séances est analysée au prisme des outils de l'analyse conversationnelle d'inspiration ethnométhodologique, dans une approche qui relève de l'anthropologie linguistique et de la cognition distribuée afin « d'étudier la consultation d'analgésie en tant que système d'activité distribuée, c'est-à-dire l'ensemble des structures sémiotiques (verbales et non verbales) expérientielles, actionnelles qui émergent quand des personnes interagissent de façon focalisée » (p. 20). C'est la première étude ethnométhodologique des « thèmes épistémiques » (Lynch 1993) propres à ce domaine médical (p. 21).

L'originalité de l'étude est aussi de sortir l'analyse conversationnelle d'interactions médicales de la relation dyadique médecin-patient et de l'élargir à une relation triadique (médecin-patient-entourage).

L'un des autres points forts de l'ouvrage est son caractère didactique : tout lecteur, même s'il n'est pas familier avec le travail des unités de traitement de la douleur, peut comprendre les enjeux de l'étude et les différentes notions médicales et théoriques qui sont relayées en fin d'ouvrage par deux lexiques, l'un des termes médicaux (p. 307), l'autre des termes propres à l'analyse de conversation (p. 314). Soulignons aussi l'apport des graphiques, des tableaux ainsi que des dessins représentant certaines scènes de la consultation.

Le premier chapitre (p. 25-77) plonge le lecteur dans le vif du sujet en présentant par de nombreux exemples le cadre interactionnel de la consultation d'analgésie et les statuts de participation. L'algologue prend pour interlocuteur privilégié l'entourage médical pour ce qui concerne la douleur et les parents pour l'histoire personnelle de l'enfant et les modalités expressives (ou *patterns* expressifs) de l'enfant. L'autorité épistémique se situe du côté de l'entourage qui bénéficie du statut de semi-expert.

Après une présentation des schèmes comportementaux (quête affective, mécontentement, souffrance psychique et douleur), le chapitre 2 (p. 79-95) vient confirmer par des données quantitatives l'adéquation entre la pré-évaluation de l'entourage et le diagnostic de l'algologue, en particulier pour ce qui concerne la douleur nociceptive.

Le chapitre 3 (p. 97-146) vérifie l'hypothèse d'une logique confirmative à l'œuvre dans les consultations par l'examen du destin conversationnel de l'annonce de la douleur et en présente ses formats conversationnels récurrents. Sont mis au jour certains des malentendus à l'œuvre dans le contexte séquentiel d'une consultation d'analgésie. En effet, l'étude du format de production de l'annonce qui commence par une mise en contextualisation et non par une question sur la douleur révèle parfois un certain flottement dans les réponses des parents, habitués à d'autres modalités. L'annonce étant souvent reprise au moment du diagnostic, les auteurs présentent aussi les formats séquentiels de ce dernier et pointent en particulier l'existence d'un « troisième tour » lorsque l'un des participants tente de réintégrer un élément absent du diagnostic final (p. 141).

Le chapitre 4 (p. 147-179) montre tout particulièrement l'articulation entre la perception et les connaissances d'arrière-plan lors de la phase d'examen. Les auteurs y répertorient les types de séquences initiées par l'algologue et montrent comment le jugement de perception associe un repérage déictique et une prédication rendant compte de l'acte d'identification, notamment au moyen de la phrase identificatoire en construction présentative clivée (« ça, c'est les oreilles »).

Ce livre soulève des questions théoriques sur l'épistémologie de la perception (chapitre 5, p. 181-215). Généralement, l'erreur de diagnostic médical est interprétée comme le résultat de circonstances malheureuses (par exemple, l'interruption de l'activité) et non comme un élément constitutif du diagnostic. Plutôt que d'en rechercher les causes (limitations cognitives, circonstances malheureuses, erreur de raisonnement), les auteurs proposent de considérer l'erreur non comme une « déviation » mais sous sa « dimension routinière » afin de parvenir à des procédures de réparation et à une « accommodation » (p. 213-214).

Partant d'une analyse de la conception mentaliste de la douleur qui relance le débat sur l'opposition externalisme/internalisme et s'appuyant sur les travaux de Ronald Melzack sur le lien entre émotion et douleur, les auteurs défendent dans le chapitre 6 (p. 217-250) « la thèse d'une relation non contingente entre douleur et comportements expressifs » (p. 218) qui les conduit à l'analyse des valeurs épistémiques du modal *pouvoir* dans ce contexte interactionnel spécifique.

Centré sur le raisonnement diagnostique et la notion d'expertise, le chapitre 7 (p. 251-292) prolonge cette réflexion et conclut sur la complémentarité entre le regard clinique et le regard relationnel, entre subjectivisme et objectivisme, clé de procédures diagnostiques adéquates.

On peut espérer que cet ouvrage remplisse son objectif, contribuer à la recherche en sciences sociales sur la douleur des enfants polyhandicapés non parlants et à une meilleure hétéroévaluation de la douleur. Les auteurs montrent en particulier l'inadéquation des grilles d'évaluation, usuellement considérées comme les garantes de l'objectivité, mais nécessitant des réajustements en cas de maladies évolutives (p. 293-302). Cet ouvrage ouvre une nouvelle voie épistémologique et méthodologique – avec la prise en compte du paraverbal et de la médiation par autrui – qui ne demande qu'à embrasser un corpus élargi, avec par exemple le cas des personnes âgées, des autistes ou de toutes les personnes atteintes de maladies les empêchant d'exprimer de façon intelligible leur douleur.

---

Luca GRECO, Lorenza MONDADA et Patrick RENAUD (dirs)

**Identités en interaction**

2014, Limoges, Lambert Lucas, 220 p.

Compte rendu de Marie-Anne Paveau (Université Paris 13 SPC)

---

On hésite désormais à employer le terme d'*identité*, et encore plus le concept, tellement il a été, d'une part usé jusqu'à la corde dans les discours sociaux, et d'autre part discuté jusqu'à en être presque invalidé en recherche. « Faut-il jeter l'identité aux orties? », se demande Ronan Le Coadic au seuil d'un ouvrage interrogeant identités, minorités et société (Le Coadic (dir.), 2007). Et l'on entend Claude Lévi-Strauss lui répondre par anticipation dès 1977, en conclusion de son célèbre séminaire : « Toute utilisation de la notion d'identité commence par une critique de cette notion » (Lévi-Strauss 1977). Remarque devenue maxime, qui plane sur toute réflexion concernant cette complexe notion.

L'ouvrage qu'ont coordonné Luca Greco, Lorenza Mondada et Patrick Renaud adopte le biais de l'interaction pour penser le rapport entre identité et langage, et répond tout à fait au conseil de Lévi-Strauss en proposant en introduction une synthèse extrêmement riche de la mise au travail de cette notion dans les sciences du langage, en particulier dans ses composantes interactionnelles, soigneusement définies par la liste suivante : « sociolinguistique interactionnelle, anthropologie linguistique, linguistique interactionnelle, analyse conversationnelle, ethnométhodologie » (p. 11). La proposition de l'ouvrage réside en effet dans une « approche multidimensionnelle de l'identité en interaction », déclinée en cinq dimensions : indexicale, relationnelle, praxéologique, culturelle et multimodale. Ce faisant, l'ensemble des auteur.e.s du collectif participe à la critique d'une conception essentialiste

ou psychologique, en tout cas « solide » (Bauman 2007) de l'identité, pour en présenter une réalité profondément située et dynamique.

Les quatre parties de l'ouvrage déclinent des travaux sur des corpus, terrains et thématiques très variés : le genre, le travail, les contextes institutionnels et les situations pathologiques. Outre la défense d'une identité comme « travail identitaire », parfois appelée « identité fluide » (dans l'article de Merlino et Mondada par exemple), ils sont traversés par un processus commun qui met au jour des résultats inattendus ou même contre-intuitifs par rapport aux conceptions dominantes ou hypothèses préalables qui auraient pu être posées. Par exemple, sur les questions de genre, l'article de Marjorie Harness Goodwin défait méticuleusement une représentation plutôt irénique des interactions entre filles en décorifiant le travail d'exclusion et de construction d'inégalité accompli par/dans une conversation entre six jeunes filles d'une école de Los Angeles. Contrairement à ce que certains travaux affirment, les filles ne sont pas toujours « interested in cooperative interaction and a morality based on principles of relatedness, care equity, and responsibility » (p. 41). Dans son travail sur un atelier de Drag Kings à Bruxelles, Luca Greco décrit aussi de l'inattendu, cette fois au sein même des interactions : les réponses aux questions posées en début d'atelier sur les personnages que les participants ont l'intention de construire grâce au maquillage notamment reçoivent des réponses plutôt réflexives, qui commentent la question plus qu'elles n'y répondent. Des non-réponses qui sont des analyses des questions, en quelque sorte, et qui révèlent « le caractère work-in-progress de l'identité » (p. 60).

Dans le champ du travail, qu'abordent Véronique Traverso d'une part et Sara Merlino et Lorenza Mondada de l'autre, on retrouve les mêmes surprises dans l'analyse des interactions. Les interactants observés par Véronique Traverso dans une réunion plurilingue réalisent certes le programme de leurs identités préalables mais proposent aussi des innovations identitaires issues de leur discipline d'appartenance et de leur pays d'origine. De même dans le travail interactionnel d'un traducteur improvisé que décrivent Sara Merlino et Lorenza Mondada, qui fait émerger les trois catégories qu'il adopte (modérateur, organisateur, porte-micro) : « L'analyse détaillée des extraits montre que ces catégories ne se superposent ni ne fusionnent entre elles. Autrement dit, elles ne construisent pas une identité hybride complexe et multiple [mais] se manifestent et alternent entre elles au fil du déroulement séquentiel » (p. 108-109).

En contexte institutionnel, on retrouve également des élaborations inattendues de la part des participants aux échanges. Dans l'étude de

Bruno Bonu sur « l'interaction de part et d'autre des barreaux » à partir d'échanges prison-université en vidéocommunication, est décrite une asymétrie dans la construction des dispositifs de catégorisation par les détenus-prisonniers et les enseignants : alors que les premiers souhaitent endosser le rôle d'étudiants et assumer une relation asymétrique, les seconds tentent d'élaborer une posture d'égalité. La constante négociation des catégories et des places dans le dialogue est illustrée aussi par le travail de Renata Galatolo sur le rôle du juge dans des procès retransmis à la télévision : contrairement à l'immobilité identitaire qu'on pourrait attendre de lui, le juge navigue au contraire constamment entre plusieurs rôles conversationnels, étant tour à tour celui qui parle, celui qui écoute ou même celui à qui l'on s'adresse, dans une fluidité identitaire bien loin du stéréotype courant. Dans son analyse d'un entretien entre une enquêtrice sociale et une personne déférée au Tribunal de Paris, Esther Gonzalez-Martinez montre avec clarté comment les identités plurielles des deux participants à l'échange sont créées dans l'interaction langagière à partir de l'action. « Dans cette diversité d'activités et d'identités changeantes, écrit-elle pour conclure, aucun participant de l'échange n'est le dernier ressort ni de ce qu'il fait ni de ce qu'il est » (p. 174).

Cette mobilité des identités dans l'échange apparaît aussi dans les deux derniers articles du recueil autour des questions de pathologie : dans l'article de Charles Antaki sur la répétition en contexte thérapeutique, on peut voir comment cette répétition, loin de n'être qu'un bref moment anodin de la conversation, constitue un véritable lieu d'élaboration d'une identité. L'analyse montre que répéter une question à l'identique produit un effet catégoriel d'incompétence sur l'individu interrogé, et que c'est bien dans la structure des échanges langagiers, et pas seulement préalablement, que les identités se construisent. De même, la catégorie « malade d'Alzheimer » étudiée par Fernanda Miranda da Cruz dans le dernier article se trouve aussi bien élaborée sur le plan interactionnel et pratique que sur le plan clinique : on doit concevoir la pathologie mentale en termes de système de pratiques, déclare-t-elle à la fin de son travail.

Un trait de l'identité en particulier vole donc en éclats dans ce travail : l'antériorité de l'identité sur les pratiques, les discours, les mises en société. L'ouvrage montre en effet que, loin d'être préalable, intentionnelle et finalement maîtrisée, que ce soit par les acteur.trice.s ou les pouvoirs qui assignent les individus, l'identité est créée au fur et à mesure des interactions et des pratiques, dans une dynamique toujours ouverte et inattendue. Les coordinateurs proposent par conséquent de remplacer *identité* par *travail identitaire*, et on leur sait gré de cette proposition qui nous libère

d'un terme et d'un concept dont la rigidité empêche, dans la recherche, la description de la vie sociale plus qu'elle ne la permet, et arraisonne, dans la vie sociale, les individus à des places prescrites et de tristes enfermements.

## BIBLIOGRAPHIE

Bauman Z. (2007), *Le présent liquide*, trad. L. Bury, Paris, Seuil.

Le Coadic R. (2007), « Faut-il jeter l'identité aux orties ? », dans Le Coadic R. (dir.) (2007), *Identités et société de Plougastel à Okinawa*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, p. 41-46.

Levi-Strauss C., (1977), *L'identité. Séminaire au Collège de France*, Paris, PUF.

---

Dominique MAINGUENEAU

**Discours et analyse du discours. Introduction**

Paris, Armand Colin, 2014

Compte rendu de Pascale Delormas (Céditec EA 3119-UPEC)

---

L'ouvrage de Dominique Maingueneau témoigne de sa volonté de questionner à nouveaux frais son modèle d'analyse du discours en en détaillant la description pour rendre plus accessibles les notions qu'il a promues et permettre de traiter des problématiques récentes liées à l'émergence de l'internet. Il répond en cela au souci des étudiants, intéressés par la discursivité des textes hétérogènes, écrits et oraux, auxquels ils sont confrontés, de diversifier et d'actualiser leurs objets d'étude. Ce livre est en effet riche d'exemples et donne accès à un appareil notionnel toujours clair, ce qui en fait un manuel aux grandes qualités pédagogiques. Il s'organise en trois parties :

La première partie, « Études de discours et analyse du discours », compte cinq chapitres : après un rapide rappel de l'histoire des études de discours (chapitre 1), sont présentées avec un sens de la pédagogie remarquable les différentes conceptions de la notion de discours développées par les chercheurs (chapitre 2) ainsi que les caractéristiques qui la distinguent de l'acception traditionnelle et de celle de texte (chapitre 3). Enfin, étant donné le caractère fondamentalement hybride de l'espace de recherche consacré au discours, l'interrogation des frontières n'en épuisant pas la définition, l'auteur préconise de privilégier un découpage « réaliste » en disciplines, courants, territoires (chapitre 4) et conclut sur l'affirmation qu'il ne saurait y avoir d'analyse du discours que critique (chapitre 5).

La seconde partie, « Les unités de l'analyse du discours » décrit les unités topiques (chapitre 6) et non topiques (chapitres 7 et 8) dont s'empare l'analyste du discours. Les unités topiques regroupent les « événements », les énoncés produits par des locuteurs individuels ou collectifs et les types et les genres de discours dont la « valence » est éminemment fluctuante du fait de leur historicité et de la diversité des réseaux discursifs par lesquels elles transitent. Quant aux unités non topiques, construites en vue de la recherche, elles relèvent d'une catégorisation qui distingue formations discursives, parcours et registres. Cette mise au point évitera sans doute les difficultés inhérentes aux orientations épistémologiques différentes de Foucault et de Pêcheux. L'introduction d'une opposition conceptuelle entre formations discursives unifocales et plurifocales permet de faciliter l'appréhension de ces unités non topiques : le premier terme renvoie aux catégories de locuteurs (« formations discursives d'identité ») et aux thèmes – entités, événements, scénarios, nœuds – (« formations discursives thématiques ») ; le second désigne les corpus susceptibles de regrouper, selon un principe unique, des ensembles de textes a priori incompatibles, comme Foucault y autorise.

La troisième partie, « L'univers du discours » est la plus importante : elle compte sept chapitres distribués autour de la question de la généricité. Le chapitre 9 rend compte des problèmes que soulève la conception du genre chez Bakhtine et le chapitre 10 expose les propositions de D. Maingueneau qui devraient y remédier. Fondées, d'une part, sur la distinction entre hypergenres et types de discours et, d'autre part, sur les modes de généricité, les notions qu'il introduit permettent d'articuler genres et scènes d'énonciation spécifiques et singulières selon une architecture compatible avec la grande diversité des discours. Le chapitre 11 est consacré à une apparente étrangeté, celle des « énoncés sans texte ». La place qui leur est consacrée dans le livre se justifie par le fait qu'ils constituent une faille dans la configuration totalisante qui était présentée : l'énonciation aphorissante de certains énoncés les soustrait à un classement générique ; les énoncés, détachés de leur source puis recontextualisés, sont rendus autonomes du fait qu'ils n'obéissent plus qu'à l'autorité de tiers et non plus au locuteur premier qui les a prononcés. Sans prétendre vouloir cartographier « l'espace du discours », quelques pages denses sont consacrées dans le chapitre 12 aux discours qui jouent sur les marges, comme les « discours constituants », fondés sur la paratopie, ou les discours peu légitimes fondés sur ce que l'auteur appelle l'atopie, dont le discours pornographique est exemplaire. Le chapitre 13 « Le discours et ses traces » inscrit l'archivage généralisé propre au Web dans la continuité

d'une histoire des modalités de conservation des productions discursives et introduit aux deux derniers chapitres du manuel, consacrés aux « Nouvelles textualités » et à la « Communication d'un troisième type ». Les problématiques liées à l'usage d'Internet ébranlent notre appréhension de la discursivité et supposent l'intégration de catégories d'analyse qui puissent en décrire le fonctionnement. C'est ce que proposent les chapitres 14 et 15, qu'on peut lire comme une invitation à intégrer de nouveaux corpus dans les études des discours.

On aura compris que ce manuel manifeste la remarquable cohérence des travaux de D. Maingueneau et la robustesse de sa théorie qui en a déjà convaincu plus d'un. La constance avec laquelle il remet sur le métier l'édifice conceptuel qu'il bâtit depuis des années pour le soumettre à l'épreuve de questions nouvelles fournit une fois encore la preuve de son efficacité.

---

Aïssatou MBODJ-POUYE

**Le fil de l'écrit. Une anthropologie de l'alphabétisation au Mali**

Lyon, ENS éditions, 2013, 269 p.

Compte rendu de Béatrice Fraenkel (EHESS)

---

A. Modj-Pouye n'est pas une inconnue parmi les anthropologues africanistes et les spécialistes de l'écriture : voir ses publications de 2004, 2009 et 2010. L'ouvrage *Le fil de l'écrit. Une anthropologie de l'alphabétisation au Mali* est issu d'une longue enquête de terrain menée dans un village au Mali dans le cadre d'une thèse puis actualisée lors de séjours postdoctoraux. Il est servi par une connaissance approfondie de la littérature scientifique internationale, par une maîtrise des courants et débats de l'anthropologie africaniste et de l'anthropologie de l'écriture, ce qui confère aux analyses une hauteur de vue et une dynamique tout à fait stimulantes. Enfin, l'ouvrage peut aussi faire office de manuel d'enquête. On y apprend, récit d'expérience à l'appui, comment administrer un questionnaire dans un village (56), gérer des situations d'entretiens non standardisées (83), constituer un groupe d'âge (100), observer un *literacy event* (114), recueillir des écrits, ou les photographier (211) etc. La mise en œuvre des techniques d'enquête, recueil de données quantitatives et surtout qualitatives est précisément décrite et discutée.

La question de départ est ambitieuse : quelles sont les significations sociales et culturelles des pratiques d'écriture observées dans le village ? A.M-P adopte le point de vue des acteurs : qu'est-ce que l'alphabétisation

à l'échelle d'un village, de ses différentes générations, des familles, des individus? En quoi et comment le processus d'alphabétisation a-t-il affecté leur vie? Quels usages font-ils de l'écriture?

Les trois parties de l'ouvrage développent chacune une thèse étayée par l'enquête. Première thèse: l'alphabétisation est inégale à plus d'un titre. « Être alphabétisé » désigne des réalités linguistiques et graphiques différentes car le village est plurilingue (bambara, français, arabe) et plurigrphe, l'alphabet latin côtoie l'alphabet arabe et l'ajami (alphabet arabe adapté au bambara). L'alphabétisation est inégale car elle procède de filières différentes – celle de l'école coloniale puis nationale après l'indépendance, celle des campagnes d'alphabétisation des adultes travaillant le coton, soutenue par l'Unesco, celle de l'enseignement islamique. Elle est inégale aussi parce qu'elle relève de stratégies familiales où le rang, le sexe et l'âge sont déterminants. Enfin, les effets sociaux de l'alphabétisation sont inégaux. La maîtrise de l'écrit a été la clef de la réussite de fils de chefs devenus formateurs d'alphabétisation puis responsables de l'association villageoise. Mais les compétences acquises ne trouvent pas toujours à s'employer, car les postes de responsabilité sont en nombre limité. Alors que pour les plus jeunes et les femmes souvent mal lotis, la scolarisation, l'expérience de la migration permet parfois de rebattre les cartes. Pour appréhender ces réalités, A. M.-P. reconstitue et compare des trajectoires individuelles. Loin d'une analyse en idéal-types, nous voilà face à des carrières sur lesquelles ont pesé un certain déterminisme social, les aléas de l'histoire et les actes individuels.

La deuxième partie « S'approprier l'écrit », s'ouvre sur une scène de pesée du coton – moment essentiel dans la vie du village – où s'imbriquent pratiques d'écritures collectives, interactions orales et actes de mesure et de calcul. Elle montre des villageois pris dans l'écriture à des degrés divers, articulant écrits publics et privés. Chacun trouve sa place dans une gestion collective des compétences où les tâches difficiles sont déléguées aux plus lettrés. L'idée répandue d'une ligne de partage entre lettrés et non lettrés ne résiste pas à la description de la pesée. L'enquête s'étend ensuite aux quatre grands domaines d'écriture repérables au village. Écrits du travail agricole autour desquels se jouent les carrières des lettrés, écrits des contrôles, écrits surveillés mais qui permettent aussi de « contrôler les contrôleurs »; écrits de la famille, prérogative du père, qui s'organisent autour des objets de valeur que sont le livret de famille, les actes de naissance et de décès, les listes nominales; écrits du commerce où voisinent les listes de courses pour la foire qui sont autant de pièces de la comptabilité domestique, tableau des dépenses,

enregistrement des dons reçus lors de cérémonies comme le mariage, souvent effectués par les femmes, qui préfigurent les dons à faire.

Enfin est étudiée une dernière catégorie, inattendue, celle des écritures privées, correspondances et cahiers pour soi en particulier. A. M.-P. s'interroge sur des actes banals : qu'est ce qu'écrire une lettre dans ce village ? Que signifie écrire des choses « secrètes » ? Enfin comment interpréter ces pratiques d'écritures pour soi : sommes-nous face à l'émergence d'une sphère de l'intimité coupée des interactions sociales ?

Cette vaste description s'accompagne d'une analyse serrée des notions de « pratiques d'écriture » confrontée à celle de *literacy practices*. Les distinctions entre écrits privés et publics et écrits pour soi, dont les frontières sont souvent incertaines, sont revisitées. La problématique de l'appropriation est développée autour des notions d'imposition et d'initiative : quels modèles d'écriture prévalent ? En quoi les scripteurs se les approprient-ils ? Cette deuxième partie pose que l'appropriation de l'écrit est diverse, structurée par l'appartenance à un genre, à une classe d'âge, au statut social de la famille, elle concerne tout autant des usages privés que publics. A. M.-P. confirme avec éclat la position critique des « New Literacy Studies » : l'accès à l'écriture ne peut être pensé comme un déclencheur de changements cognitifs, comme l'accession à une raison graphique universelle. Les pratiques d'écriture sont ancrées dans une société et situées dans un ensemble d'activités. Leur impact est majeur mais il est d'abord lié à des usages qui s'inscrivent dans une histoire sociale et culturelle en mouvement.

La dernière partie, « Tenir un cahier », revient sur les « écritures pour soi » dont la découverte est un point fort de l'enquête. L'analyse de corpus est ici à l'honneur, complétant l'arsenal méthodologique du chercheur. Après les portraits tirés des entretiens, les descriptions de scènes d'écriture sorties des observations, l'analyse de corpus s'intéresse à la matérialité des supports écrits, les cahiers en l'occurrence. La codicologie est convoquée pour analyser les objets cahiers, et la paléographie pour décrire les signifiants graphiques. Leur mise en page révèle un ensemble de choix graphiques personnels qui donne une véritable consistance à la notion d'appropriation. L'enquête matérielle permet de comprendre comment les cahiers personnels sont fabriqués, à quelles occasions ils sont écrits. Il permet aussi de *voir* les écrits, reproduits dans l'ouvrage d'après photographies.

Les énoncés mettent en évidence qu'un cahier à soi, dans ce contexte, n'est pas une élaboration littéraire centrée sur soi, mais un espace d'enregistrement de données hétérogènes, en français, en bambara ou en arabe,

mêlant entre autres, dates importantes, formules, recettes, prières. Tenus presque toujours par des chefs de famille, les cahiers ne suivent pas un modèle unique. Chaque individu procède à un montage personnel des facettes qui composent son individualité, chacun combine les différents rôles qu'il assume, que le cahier lui offre de *relier*, au propre et au figuré. La thèse de cette troisième partie vise à spécifier, d'un point de vue pragmatique, l'interprétation de l'usage de tels cahiers personnels. Trois lignes de force dessinent le périmètre d'une sphère à soi. La première reprend la thèse de Lahire 1998, l'écrit comme *self defense*: en tenant ses cahiers, le scripteur exerce un contrôle envers des écrits collectifs qui encadrent la vie sociale. La deuxième confirme l'écrit personnel comme mode de transmission de savoirs secrets via des techniques cryptographiques à usage privé et enfin, le cahier est pratiqué comme une technique du soi indépendante de l'usage de la première personne.

Une fois cet ouvrage magistral refermé, plusieurs questions surgissent dont la plus simple mais non la moindre : qu'est-ce que l'alphabétisation ? Salutaire, la recherche incite à revisiter les théories dominantes, à repenser les pratiques d'écriture en tant que pratiques sociales situées, prises dans des logiques qu'elles peuvent certes reproduire mais aussi déplacer, et enfin à revoir une certaine idéologie de la *literacy* comme bien commun dont le partage générerait des effets mécaniques.

Lahire, B. (1998), *L'homme pluriel. Les ressorts de l'action*, Paris, Nathan.

Mbodj-Pouye, A. (2004), « Pouvoirs de l'écriture », *Critique*, tome LX, n° 680-681, p 77-88.

Mbodj-Pouye, A. & Ficquet, E. (2009), « Cultures écrites en Afrique », *Annales. Histoire, Sciences sociales*, 64<sup>e</sup> année, n° 4.

Mbodj-Pouye, A. & Fraenkel, B. (2010), « New literacy studies. Un courant majeur sur l'écrit », *L&S* n° 133.